

Chapitre 8 : **Sur les pas de Robert-Louis Stevenson**

(Samedi 3 novembre 2001)

Le Midi rebelle au franco-papisme

Les châtaignes : autrefois, une véritable manne

Quelques hauts lieux de cette sale guerre avant la lettre

Évocation de Pompidou le lettré et de ses chevaliers d'industrie

Docteur Jekyll et Mister Hyde aux prises avec Modestine...

... et avec des papistes tout aussi têtus

Le *Berlinersee*, un impératif kantien ?

La juste cause des Camisards et celle, douteuse, des Chouans

Retour sur les Toussaints algériennes

La réconciliation entre ennemis : une nécessité

Cette nuit-là m'apparut encore plus réparatrice que les précédentes, d'autant que le programme de la journée était on ne peut plus alléchant. Pensez : partir sur les traces d'un écrivain aussi courageux et sympathique que Stevenson, avait de quoi illuminer la journée, non ?

Le petit-déjeuner fut consommé avant l'aube, dans une ambiance peu loquace mais fébrile, comme c'est souvent le cas pour les départs à potron-minet.

La table fut desservie en un clin d'œil, puis chacun vaqua à sa propre préparation.

Quelques minutes plus tard nous embarquions dans la *Kangoo*. Pendant le trajet, je m'obligeai à rappeler les singularités du grand Sud-Ouest vis-à-vis du reste de l'Hexagone :

— Le pays entre Rhône et Golfe de Gascogne a plus ou moins contesté l'hégémonie franco-catholique pendant plus d'un demi-millénaire. Ça a commencé avec les Cathares, à la fin du 12^e siècle, ça s'est poursuivi avec les Huguenots à la fin du 16^e et ça s'est terminé avec les Camisards au début du 18^e... Pour ce qui est des Cévennes, c'est cette dernière rébellion qui a le plus tragiquement marqué les esprits. Comme vous savez, les droits accordés aux Protestants par l'Édit de Nantes de 1598, leur avaient été rognés tout le long des décennies qui avaient suivi la mort du Vert Galant... À la cour, le parti dévot, favorisé par un contexte de tension avec les états protestants – c'est-à-dire Angleterre, Pays-Bas, Prusse, Suisse... – avait fini par persuader Louis XIV de renier l'édit de Nantes en 1685. Suite à quoi, de cent à deux cents mille Réformés, dont beaucoup faisaient partie de l'élite intellectuelle ou professionnelle, émigrent... Dans la zone qui s'étend de Nîmes aux crêtes des Cévennes, la résistance passive prédomine d'abord sur l'émigration, quitte à abjurer pour échapper à la *question*, à la prison, aux galères... Mais, en juillet 1702, un groupe de révoltés exécute l'abbé du Chayla, un des inspecteurs des missions les plus acharnés à débusquer les "hérétiques" par les moyens les plus vils. La rébellion est, désormais, générale. Louis XIV envoie alors sur place les fameux "dragons" : des soudards qui s'installent chez les villageois dans le but de les surveiller nuit et jour – ce qui donne lieu à tous les abus que l'on imagine.

« Une véritable guerre s'enclenche alors qui va durer plus de deux ans. Les exactions auxquelles est soumise la population huguenote n'ont rien à envier à celles perpétrées par les Allemands sous l'Occupation... Le pays est ravagé ; deux villages sont entièrement détruits et leurs habitants déportés... Ces événements finissent par soulever l'indignation dans les pays protestants qui avaient déjà accueilli nombre de réfugiés... Les Anglais – ennemis héréditaires de la France – projettent même une expédition maritime pour venir en aide à ceux que toute l'Europe connaît désormais sous le nom de Camisards. Mais l'entreprise est abandonnée et, battus ou trahis, les rebelles doivent finalement se rendre ou s'enfuir... Pour la petite histoire, l'un des chefs, Jean Cavalier, réfugié en Angleterre justement, sera nommé gouverneur de Jersey !

« Cependant, la foi réformée ne disparaît pas pour autant, car nombre de fidèles, bien qu'ayant

abjuré, continueront une résistance passive jusqu'à l'Édit de Tolérance, promulgué par Louis XVI en 1787... Finalement, c'est la Révolution qui va supprimer toute discrimination vis-à-vis des confessions non catholiques. On comprend donc pourquoi le pays camisard est si attaché à la République, sinon à la gauche, conclus-je, dans le silence de mes passagers, qui, visiblement, n'étaient pas tout à fait réveillés !

On traversa bientôt un bois de châtaigniers. Cela secoua la torpeur des dits passagers, tous étant amateurs de marrons grillés. Les Advus particulièrement, qui me firent arrêter chaque fois que des bogues parsemaient la chaussée. Il est vrai qu'elles contenaient parfois des fruits de belle taille – que Luc faisait gicler d'un coup de talon et amassait dans un sac en plastique, secondé par Nivea...

En conséquence, nous n'avancions pas bien vite, d'autant plus que, comme il est de coutume dans le pays (mais je ne m'en plains pas, bien au contraire), la route se fait un malin plaisir à toujours choisir le chemin le plus long pour aller d'un point à un autre...

Nous finîmes tout de même par rejoindre la D 20, à partir de laquelle il fut décidé, compte tenu de notre retard sur l'horaire programmé et des quelque trois kilos de beaux marrons ramassés, d'ignorer désormais bogues et châtaignes...

Nous franchîmes bientôt le col de la Triballe (812 mètres) puis le col de l'Asclier (905 mètres).

Arrivés sur ce dernier, Luc nous promit de monter et descendre en une demi-heure les 130 mètres de dénivelée qui le séparaient du sommet de la montagne du Liron. Proposition acceptée de bon cœur par les dames, ravies de pouvoir tranquillement grignoter quelques biscuits et savourer le thé encore fumant de la thermos, tout en restant dans la voiture – donc à l'abri de la bise qui brûlait la peau et poussait énergiquement quelques livides nuages vers le sud-est.

Moi-même, n'ayant pas la force de suivre les grandes enjambées de Luc, je me bornai à un solitaire petit tour : question d'apprécier le paysage dans cet air vivifiant.

Notre lascar tint parole et, resurgissant de la forêt plus tôt que prévu, nous accabla d'un :

— Ah, ça vaut l'coup d'œil : d'là-haut on voit jusqu'à Nîmes !

— On ira visiter la grande ville demain, si ça vous intéresse, proposai-je. Maintenant faut pas s'attarder : vous avez constaté vous-mêmes qu'ici les routes ne sont pas faites pour les gens pressés ! Du col nous descendîmes donc *illico* à l'Estréchure par la D 152, pour remonter ensuite la vallée du Gardon de Saint Jean. Nous traversâmes Saumane, un des villages entièrement rasés au cours de la sale guerre contre les Camisards. Puis grimpâmes sur la Corniche des Cévennes pour prendre à gauche la D 9. Le village du Pompidou nous rappela le matois successeur de *Carlogallone* :

— Notre patelinesque agrégé d' littérature, a servi d'paravent au règne des bétonneurs, plus avides d'argent sonnante et trébuchante qu'de belle architecture, statua Luc, impitoyable.

— Chevaliers d'industrie et esthètes font souvent bon ménage, opinai-je, en pensant à Fouquet.

Nous appreciâmes la vue que l'on a du col de Faisses (1026 mètres) ; puis, au col du Rey, prîmes la D 983 en direction de Barre-des-Cévennes, qui fut autrefois un lieu de foires régionales fort fréquentées et aussi un important camp militaire franco-papiste, du temps des Dragonnades.

Ensuite, par la D 13, nous montâmes au Plan de Montmort, où se trouve le monument érigé à l'occasion du centenaire de l'Édit de Tolérance – en 1887 donc.

— La guerre proprement dite a été précédée et suivie par des années de persécutions, ce qui explique la persistance du souvenir dans la mémoire locale, commentai-je.

— C'était aussi un peu une guerre civile, non ? questionna Aziza.

— Tout à fait : à l'époque de la répression, les catholiques locaux n'ont pas tous respecté l'opprobre chrétien pour la délation. Quelques uns ont même pris les armes contre leurs concitoyens réformés... Heureusement, après la Révolution, une coexistence pacifique de plus en plus sereine s'est établie entre les deux communautés, au point de surprendre agréablement Stevenson.

— J'ai lu son récit de voyage dans les Cévennes¹, pour me documenter, intervint Nivea. Effectivement, il souligne cette grande différence avec les Puritains écossais des Highlands, qui,

¹ Récit inséré dans *L'appel de la route, Intégrale des récits de voyage*, Payot, Paris, 1994.

pareillement victimes de persécutions religieuses, s'étaient, au contraire, repliés sur eux-mêmes...

— Pour ma part, notai-je, ce qui m'a particulièrement plu dans ce récit – outre son style étonnamment contemporain – c'est l'épisode de la halte à Notre-Dame des Neiges, une abbaye trappiste située au dessus de La Bastide-Puylaurent, en plein pays papiste. Là, Stevenson, qui parlait très bien le français, finit par avouer son origine protestante à des compagnons d'un jour (un curé et un militaire), logés comme lui dans la partie du monastère réservée aux voyageurs... Les deux bonshommes s'efforcent alors de le persuader d'embrasser la foi romaine, au motif que, de toute évidence, l'inspiration divine elle-même l'a conduit en ce haut lieu du catholicisme ! Notre brave Écossais, indifférent sinon hostile aux polémiques religieuses, subit stoïquement l'assaut verbal des deux prosélytes, jusqu'au moment où il trouve un prétexte pour sortir du bâtiment et respirer le grand air, loin des controverses partisans et... **merdre** ! jurai-je machinalement, car une voiture débouchant à toute allure du tournant devant nous, m'obligea à freiner brutalement et donner un coup de volant à droite, au risque de verser dans le fossé qui longeait la départementale.

L'incident rappela à mes invités celui – similaire – qu'ils eurent à Alger en 77, et, contrairement à moi qui eut des sueurs froides, ils en rirent... Cela nous fit oublier momentanément notre Écossais, qui, lui, ne courait pas ce genre de danger ! Il avançait lentement mais sûrement... tout au moins si Modestine le voulait bien...

Nous atteignîmes bientôt Cassagnas où nous empruntâmes la N 106 qui longe la Mimente, en direction de Florac.

À Saint Julien d'Arpaon, nous quittâmes la nationale pour la D 20, qui conduisait sur la Montagne du Bougès. Montagne sacrée pour les *religionnaires*, car de nombreuses assemblées – dont celle qui décida de l'exécution de l'abbé du Chayla – se tinrent la-haut... Hélas, je dus renoncer à y aller :

— Du sommet, qui dépasse les treize cents mètres, on domine toute la région, mais il est trop tard pour y monter aujourd'hui, sauf à rater une partie encore plus intéressante de notre visite...

On descendit donc directement au Pont de Montvert – où se trouve encore la maison du meurtre qui déclencha ladite sale guerre :

— Stevenson détaille l'épisode avec impartialité, soulignant que l'abbé du Chayla avait été autrefois lui-même torturé en Chine, en tant que missionnaire chrétien, rappela Nivea.

— À ce sujet, notre siècle n'a rien à envier aux temps anciens, commentai-je. Des exemples contemporains de victimes sévissant à leur tour, il n'en manque pas non plus... En particulier des Français torturés par les Allemands et appliquant ensuite la *question* à des Algériens, ainsi qu'à d'autres Français anticolonialistes...

Arrivés au dit Pont nous prîmes la D 998, en direction de Florac ; une route en corniche au-dessus du Tarn. Puis, comme il était autour de treize heures, nous fîmes halte à La Vernède, en hommage à notre écrivain justement, qui, le 30 septembre 1878, déjeuna à l'auberge de ce village.

Je pris avec moi l'édition Payot de son récit, où j'avais coché les extraits intéressants.

Pendant que nous attendions d'être servis, je lus :

— « D'une manière ou d'une autre, La Vernède me paraît l'un des endroits les plus paisibles et les plus charmants du monde ». Et plus loin : « Il me semble que si le jardin d'Eden se trouve quelque part, il est ici, dans cette vallée du Tarn descendant vers Florac »... Ce que le bon Écossais ne pouvait imaginer, c'est que ce petit paradis, allait, comme la France entière – sinon le monde – connaître l'enfer de la seconde guerre mondiale !

— Visiblement, il a été séduit par les hommes et les paysages camisards – constata Nivea –, qu'il compare favorablement aux hommes et paysages papistes situés au nord de la ligne de crête. Ça pourrait être interprété comme un préjugé calviniste s'il ne louait pareillement la proluxe mémoire cévenole relativement à celle, renfrognée, des Puritains écossais...

— Qui ne serait, de prime abord, ébloui par la faconde et la lumière méditerranéennes, approuvai-je. Il est de l'époque qui a découvert les charmes des pays du midi, que nombre d'autochtones désertaient pourtant, à la recherche de travail et de bien être dans le nord industriel... Ce qui me frappe, chez lui, c'est son honnêteté intellectuelle et sa clairvoyance historique.

Après avoir montré à la tablee quelques photos d'époque illustrant le texte, je leur lis son commentaire concernant l'aspect guerre civile de la tragédie :

— « Le camisard noir² et le camisard blanc, le milicien et le miquelet et le dragon, le prophète protestant et le cadet catholique de la Croix Blanche, tous avaient joué du sabre, fait le coup de feu, brûlé, pillé et assassiné, le cœur ivre d'une passion coléreuse ; et ici, cent soixante-dix ans après, le protestant est toujours protestant, le catholique est toujours catholique, dans une tolérance mutuelle et une vie de bonne intelligence. Mais la race humaine, comme cette Nature indomptable dont elle est issue, a des vertus curatives qui lui sont propres ; les années et les saisons portent diverses moissons ; le soleil réapparaît après la pluie ; et l'humanité survit aux animosités séculaires comme l'individu se remet des passions quotidiennes. Nous jugeons nos ancêtres à partir d'une position plus proche de celle de Dieu et la poussière s'étant un peu déposée après plusieurs siècles, nous voyons les deux camps parés de vertus humaines et se combattant avec un semblant de bon droit. »

— Il me semble que la philosophie du pardon qui ressort de cet extrait est contradictoire avec celle de votre DiPro, pour laquelle il n'y a pas de rémission, nota Nivea dès que j'eus terminé la citation.

— Stevenson n'évoque pas explicitement le pardon, mais fait effectivement preuve d'une équanimité que je ne partage pas. Même deux siècles après, je ne place pas les deux camps sur le même plan, car c'est d'abord une idéologie absolutiste qui inspire Louis XIV, et non une politique d'unité nationale – ainsi que cela avait été le cas pour le démantèlement des places fortes huguenotes par Richelieu... L'édit du Roi Soleil bannit purement et simplement le protestantisme du Royaume. Or le principe du *cujus regio, ejus religio*³ paraissait depuis longtemps déjà, pour l'*intelligentsia* européenne, complètement dépassé. De plus, rien de sérieux ne permet de considérer les Huguenots, à cette date, comme une cinquième colonne à la solde des puissances protestantes... En fait, la Révocation traduit le triomphe de la Maintenon et du parti dévot au sein de la cour versaillaise.

— N'est-ce pas cependant une bonne chose qu'au 19e siècle la paix civile soit revenue dans les cœurs, comme on espère qu'elle reviendra bientôt en Bosnie, suggéra-t-elle.

— Certes, mais cela n'exempte nullement la nécessité d'un acte de réparation, fût-il, malheureusement, purement symbolique... Cependant, j'admire la profondeur et la pertinence de la remarque de Stevenson sur l'effet apaisant du temps sur les conflits les plus cruels. D'ailleurs l'exemple de la seconde guerre mondiale est encore plus parlant : moins de deux décennies après Oradour-sur-Glane et tant d'autres atrocités perpétrées par les Allemands – je dis bien les Allemands en général⁴ et non seulement ceux encartés au parti nazi –, De Gaulle, avec l'aval tacite de la majorité des Français, leur pardonnait solennellement.

— D'la part de De Gaulle, c'était un pardon avant tout géopolitique, nota Luc : la guerre avait rejeté la France et l'Allemagne dans l'rang des nations secondaires... Leur alliance était l'unique moyen d'garder une relative indépendance par rapport aux deux super-Grands d'époque.

— Tu dis vrai, mais 50 ans plus tard, des relations cordiales et sincères paraissent s'être établies entre une très grande majorité de Français et d'Allemands au sein de l'Union européenne. Et cela est d'autant plus justifié que la France n'a pas les cuisses propres : dans le camp pétainiste il y avait d'authentiques fascistes sinon nazophiles, à l'image de Brasillach, justement exécuté ou de Céline, injustement amnistié... Mais, pour en revenir à la culpabilité collective, je maintiens toujours que, trop d'Allemands ayant plus ou moins participé aux crimes de masse, la moindre des choses consisterait à dédier aux victimes un mémorial digne de l'énormité des dits crimes... Je suis d'ailleurs persuadé que Kant en ferait un impératif moral catégorique.

— T'as raison, le *Berlinersee* permettrait à l'Allemagne d'se refaire au moins une virginité métaphysique ! Opina Luc.

— Cela me semble irréaliste, mais passons – soupira Nivea. Je relève que dans votre propos, Julien, vous faites jouer Kant contre Hitler, ce qui prouve, s'il en était besoin, que chaque nation porte en

2 C'étaient des autochtones catholiques, supplétifs de l'armée franco-papiste. Des *collabos* avant la lettre, en somme.

3 Principe selon lequel les sujets doivent pratiquer la même religion que leur souverain.

4 Souvent avec la complicité d'autres nationalités, faut-il le rappeler... dont des fascistes français.

elle le Blanc et le Noir, le meilleur et le pire, n'est-ce pas ?

— Bien entendu : d'ailleurs la guerre des Camisards en est un excellent exemple hexagonal!

— Est-ce qu'on ne peut pas considérer de même la guerre de Vendée ? questionna-t-elle.

— La symétrie entre la rébellion camisarde et la rébellion chouanne est effectivement grande, mais non totale : la vieille royauté capétienne n'était pas sérieusement menacée par les puissances protestantes, autant que l'est la jeune république française par la coalition des monarques européens. Stratégiquement parlant, les Cévennes pouvaient difficilement servir de tête de pont pour une invasion étrangère ; la Vendée oui. Ce qui explique d'ailleurs que l'Angleterre ait laissé tomber les Camisards mais se soit portée au secours des Chouans !

— Pour pas faillir à sa longue tradition d'perfidie, rigola Luc.

— Sans doute, mais je ferais remarquer que la France, censée être fille aînée de l'Eglise romaine et gouvernée par le Roi Très Chrétien, avait, au 16^e siècle, afin de contrer l'encerclement par les ultracatholiques Habsbourgs, fait alliance avec le Grand Turc... Bon, tout ça ne nous empêche pas, à l'instar de notre Écossais, d'apprécier la cuisine locale, pas vrai – conclus-je, à l'arrivée d'une appétissante salade de pommes de terre, betteraves rouges, lentilles et quelques feuilles de salade verte craquante, le tout enrobé dans l'huile d'olives, évidemment.

Au cours du repas – que le cuissot de sanglier et le rouge du pays proposés par la patronne, et acceptés par Aziza (qui tenait à montrer par là sa modernité d'esprit⁵), allait encore plus que l'entrée satisfaire nos papilles et rassasier notre appétit – on reprit la discussion sur le sujet de circonstance :

— Pour revenir à vos compatriotes cévenols, intervint Nivea, je suppose que la Résistance a dû encore colmater le fossé entre les protestants et les catholiques ?

— Absolument ! Il y eut ici moins de collabos et autres délateurs qu'ailleurs et le pays peut s'enorgueillir d'avoir donné refuge, non seulement aux opposants de toutes tendances, mais aussi à nombre de Juifs⁶.

— Le dernier conflit qui ait divisé les Français d'une façon presque aussi profonde que la Révolution de 89, l'affaire Dreyfus ou la Collaboration, est probablement la guerre d'Algérie, reprit-elle... Oui, nous en avons déjà parlé, mais pas dans cette perspective de réconciliation historique qui est évoquée par Stevenson... Comme vous le savez, le gouvernement français a amnistié tous les faits condamnables relatifs à ces événements. Or, certaines exactions, commises de part et d'autre, sont assimilables à des crimes de guerre ou des crimes contre l'Humanité, et deviendraient donc imprescriptibles. Qu'en pensez-vous ?

— Nul doute que pendant ce conflit, l'Etat français a, au plus haut niveau, fermé les yeux sinon couvert des actes contraires aux droits humains en général et aux conventions de Genève en particulier... Le colonel Champbard était tout à fait au courant de ces exactions et pensait, contrairement à beaucoup de ses pairs, que les crimes barbares perpétrés par les *fellaghas* ne justifiaient absolument pas la pratique de la répression aveugle, et encore moins de la torture pour arracher des aveux. Il avait bien signifié sa réprobation à la hiérarchie et refusé la caserne aux Détachements Opérationnels de Protection, dont c'était la spécialité... Mais peut-on en vouloir à un simple colonel de n'avoir pas dénoncé la chose publiquement, alors que le général de Bollardière, qui, l'ayant fait, avait été sévèrement sanctionné par l'autorité gaullienne ?

— Vous et Lucien prétendez cependant que la justice ordinaire n'était pas à même d'opérer correctement dans la situation réelle... Qu'aurait-il fallu faire, alors ?

— Reconnaître l'état de guerre et une juridiction d'exception qui permette la neutralisation des rebelles tout en respectant les conventions de Genève... Et surtout mettre face à face leurs représentants et ceux des Pieds-Noirs pour négocier un *modus vivendi*, car la fin de l'Algérie française de papa était une évidence dès le début des événements – qui n'avait d'ailleurs pas échappé à l'ensemble des progressistes intelligents...

5 Les musulmans traditionalistes considèrent que le sanglier et le vin sont interdits.

6 Le village de Vébron a compté jusqu'à 20% de réfugiés juifs.

— Et Mitterrand n'en était pas un ? Me questionna-t-elle.

— Chez lui, et contrairement à Mendès-France, c'est l'ambition qui l'emportait sur l'idéal.

— Quand on voit c'qui s'passe d'nos jours entre catholiques et protestants en Irlande du Nord, on peut émettre un doute rétrospectif sur la viabilité d'une entente entre musulmans et Pieds-Noirs dans l'contexte d'la décolonisation mondiale – objecta Luc.

— Je n'ai pas dit que la chose aurait abouti automatiquement à une cohabitation pacifique entre les deux communautés, mais je suis persuadé qu'elle aurait évité le pire.

— Je partage entièrement l'opinion de Julien – affirma Aziza –. qui, jusque là, avait observé une attitude réservée.

— Moi, j'pense plutôt qu'un divorce moins dramatique aurait abouti à un afflux d'musulmans en métropole encore plus massif, c'qui aurait aggravé les problèmes d'intégration qu'on constate actuellement, rétorqua Luc.

— La jeunesse algérienne, après la vague intégriste, se "démusulmanise", si vous permettez ce néologisme, objecta Aziza. Tout comme la jeunesse française s'est largement déchristianisée naguère. Je crois que le problème des banlieues déshéritées est un problème purement social. Il concerne des gens de toutes origines...

— Tu as raison Aziza. Mais comment empêcher la *vox populi* de pratiquer la simplification et l'amalgame. Quelques arracheurs de sac à main à faciès maghrébin suffisent à faire la mauvaise réputation de tout un quartier, qui sera stigmatisé d'une façon dépréciative comme "arabe". Et la simple présence dans la rue d'un taux d'allogènes conséquent – d'autant plus visibles que certains exhibent par l'accoutrement, leur origine sinon leur religion – provoque l'agacement, puis la protestation des Français ou assimilés... Ce sentiment de ne plus être chez soi est universel. D'ailleurs c'est le même qui a alimenté la rébellion anticoloniale, vous le savez mieux que moi !... Sans parler de l'antisémitisme aussi bien populaire qu'institutionnel, qui fait rage dans la plupart des pays islamiques.

— Ah malheureux, s'écria Luc, dis pas ça ! T'es pas au courant d'ce qui s'passe dans notre grand et généreux pays : tes propos sont si "politiquement incorrects" qu'tu risques de récolter un procès pour racisme... et d'le perdre !

— Je suis tout à fait au courant, car, comme tu le sais, on capte les chaînes radio-télévisées terrestres depuis belle lurette là-haut... Quand au "politiquement correct", il règne ici-bas en maître parce que nos "clercs" ont oublié que leur premier devoir consiste à chercher la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, fût-elle embarrassante.

— Raymond Aron et Jean-François Revel ont tout de même sauvé l'honneur, nota Nivea, même si ce dernier a fini par se fourvoyer dans un atlantisme outrancier...

— Je me permets, à l'occasion du message de Stevenson favorable à la réconciliation, de revenir sur un douloureux événement de la guerre d'indépendance que nous avons vécu : l'opération MRM, qui a, semble-t-il, coûté la vie à deux ou trois jeunes filles innocentes ? Questionna Aziza.

— Le nombre d'innocents que cette sale guerre a tués ou blessés physiquement et/ou moralement se chiffre par milliers. Rétorquai-je. Cela dit, je ne veux pas me défiler. La protection du CEFIK était pour nous un impératif, non seulement à cause du danger que les élèves couraient, mais aussi pour défendre la culture vis-à-vis du fanatisme, qui était déjà, à l'époque, une composante non négligeable de la rébellion... Avec d'autant plus de raison que Vito, comme tu sais, n'était pas homme à évoquer devant son assistance – musulmane à presque cent pour cent – les problèmes de théologie posés par les versets dits "sataniques" du Prophète ou par l'assentiment divin dont ce dernier faisait état lors du choix de ses épouses⁷, souris-je.

— Je ne conteste pas du tout votre bon droit pour prévenir l'attaque des Fanatiques, mais n'y avait-il pas moyen de les neutraliser en faisant appel à la police ?

— L'appareil répressif classique était inefficace... D'ailleurs, en admettant que la police ait arrêté le

⁷ Le jeune Mahomet qui, pauvreté oblige, avait dû se contenter d'une seule femme, Khadidja, d'ailleurs plus que mûre mais bien dotée, se constitua, la fortune venue, un conséquent harem de jeunes vierges, tout à fait dans la tradition antéislamique.

commando, ses membres auraient été condamnés à des peines dérisoires pour simple port d'armes non autorisé – parce qu'on n'aurait sans doute pas pu prouver qu'ils préparaient une prise d'otages qui pouvait tourner au massacre... Quant aux jeunes filles ayant effectivement massacré des innocents par bombes interposées, il n'en a pas manqué, tu le sais mieux que moi.

— Et que les exécutions sommaires de patriotes étaient non moins courantes – répliqua-t-elle...

— Hélas, oui, mais la comptabilité des crimes et des victimes de cette guerre ne nous avancera pas d'un poil dans la solution du problème brûlant qui est l'offensive généralisée de l'islamisme armé.

— Vous ne trouvez pas qu'il est maintenant temps de choisir le dessert et repartir sur les pas de Stevenson, nous secoua alors Nivea, qui venait de consulter sa montre...

Tout le monde opina, et après avoir encore apprécié une tarte aux marrons accompagnée d'un thé brûlant, nous levâmes l'ancre, presque à regret, vue la bise qui nous attendait dehors.

Après avoir traversé Florac le plus lentement possible – car nous n'avions plus le temps de nous y arrêter –, nous remontâmes la vallée de la Mimente. Le récit de Stevenson ne permet pas de savoir précisément quel chemin il a suivi pour rallier Cassagnas à Saint Germain de Calberte. Il rapporte simplement qu'il a laissé, non loin, sur sa droite, le Plan de Montmort – ce qui favorise un trajet correspondant à la D 12 puis la D 13 actuelles... Mais, comme nous étions déjà passés là-haut, nous continuâmes sur la N 106, puis prîmes à droite la D 984, qui nous mena au dit village, après avoir traversé la ligne de partage des eaux entre Océan et Méditerranée.

— L'abbé du Chayla est enterré ici, signalai-je, en arrivant à Saint Germain.

— Ah non, rouspéta par avance Luc, on va pas s'arrêter pour un tortionnaire papiste !

Les passagères ne manifestant pas davantage d'intérêt pour le dit personnage, je continuai donc sur la D 984, puis la D 983 – là encore sans pouvoir suivre exactement le parcours de l'écrivain, qui, lui, était passé par un sentier franchissant le col de Saint Pierre.

À l'approche de Saint Jean du Gard, je rappelai que c'était là qu'il avait revendu Modestine pour rejoindre Alès en diligence puis prendre le train de Paris et retourner dans son Écosse natale... Dans laquelle il restera juste le temps de refaire sa valise pour la Californie, où l'attend la femme de sa vie... et où il allait pâtir de la dèche la plus noire, comme cela est reporté dans le *LPC*.

Juste avant ledit village, je pris à droite la D 50 qui nous mena au Musée du Désert.

En y entrant nous croisâmes les derniers visiteurs de la journée : un groupe de piaillants écoliers. Le musée fut donc tout à notre disposition et nous en profitâmes au maximum, au point d'oublier l'heure, comme à la Mission Carmel de Monterey, en 1995 ! En effet, alors que nous pérorions une fois de plus sur la folie des Hommes, le gardien vint nous prévenir, le plus poliment du monde, qu'il aurait dû fermer depuis une dizaine de minutes !

La nuit tomba pendant que nous roulions vers Alès, toujours sur la D 50.

Je parquai en plein centre, puis fis faire à mes invités un bref tour des lieux, plutôt tristounets pour un samedi soir. En fait, la rareté des piétons avait une explication : la pluie tomba de plus en plus drue, nous forçant nous-mêmes à chercher refuge dans le restaurant le plus proche.

Il était à peine 19 heures et nous étions les premiers clients. D'ailleurs, la salle resta presque aussi morne par la suite, car seuls trois pelés et quatre tondus se pointèrent...

Nous consommâmes rapidement un potage dont le seul avantage était de nous réchauffer ; suivi d'une brandade de morue tout juste potable, avec un blanc de pays plus banal que celui de ma réserve. Nous ne nous y attardâmes donc pas, d'autant que le lendemain serait aussi une longue journée pour mes invités...